

LA

PETITE BAVARDE ILLUSTRÉE

MONDAIN, LITTÉRAIRE & SATIRIQUE

Rédaction et Administration : 6, pl. des Terreaux.
Abonnements, 10 fr. par an. Six mois, 6 fr.

L. D'ASCO, Rédacteur en Chef.
De SAINT-SAVIN, Secrétaire de la Rédaction.

Vente en Gros, C. MÉLIN, 1, rue de Jussieu.
Annonces, V. FOURNIER, 14, rue Confort.



Augustine DU VERGIER

VOYAGEUSE AU LONG COURS (d'après une phot. de M. BERNOUB.)



Augustine Du Vergier

Augustine Du Vergier c'est l'amie de Carmen l'Espagnole, son indispensable compagne, son *alter ego*.

Lorsqu'elle naquit à Marseille, voilà vingt-trois ans de cela, s'il faut en croire la légende, cette habileuse effrontée, les trottoirs de la Cannebière sentant l'asphalte de leurs flancs s'émouvoir, devinèrent qu'une bonne amie leur arrivait, et que plus tard ils auraient à essuyer les baisers froids de ses hauts talons, Les trottoirs de la Cannebière ne se trompaient point.

Après s'être successivement fait admirer à Perpignan et à Montpellier, elle vint à Lyon, toujours en compagnie de son inséparable andalouse.

Elle ne tarda pas à devenir célèbre dans notre ville ; un vieux chimiste, dont la vie s'était mornement écoulée au milieu des creusets, des cornues et des mortiers, l'ayant aperçue certains soir, abandonna tout-à-coup ses serpentins fantastiques et vint lui déclarer sa flamme.

Le bonhomme était riche, on l'accepta.

Mais un beau jour, le vieil amoureux ayant trouvé dans le boudoir de sa femme un képi de cuirassier et une paire d'éperons, sentit combien folle était sa passion, et moitié pour se venger, moitié pour effacer de son esprit l'amour insensé qui s'y était introduit, partit sans crier gare pour Panama.

Augustine, qui à la tignasse grisonnante de son protecteur, préférait les soyeuses et blondes moustaches des galants officiers, préférait aussi aux poches vides de ces Adonis culottés de rouge, les bons écus luisants et sonnans clair du vieux chimiste. Sans perdre une minute, réunissant toute sa garde-robe, oubliant religieusement de solder les notes de sa couturière, elle partit pour Panama en compagnie de douze malles et de trente-deux cartons à chapeaux.

Arrivée en Amérique, elle prit à peine le temps de tromper pendant un mois son généreux nabab, et le lâchant définitivement mit le cap sur New-York, où l'attendait un autre admirateur.

Elle est revenue maintenant de ce pays si cher à M. Ferdinand de Lesseps ; beaucoup affirment que Paris a le bonheur de la posséder et qu'on la voit chaque soir, dans les toilettes les plus mirobolantes, épater les promeneurs du Boul'Mich' et du Boulevard des Italiens.

Un beau jour elle va nous revenir en compagnie de Carmen. Puisse ce jour être loin encore !

Grande, bien faite, assez plantureuse, d'une tournure élégante et hardie, Augustine Du Vergier possède une de ces physionomies hautaines, si communes chez les castillanes ; l'œil est noir et vif ; les cheveux abondants luisent et provoquent le baiser.

Augustine la Marseillaise
Un chimiste un jour adora
Ce beau vieux souvent lui donna
Beaucoup de sous, beaucoup de braise.

Elle aimé aussi par parenthèse
Une brune senorita
La Carmen espanolita
Qui sait la faire pâmer d'aise.

Un jour partant pour Panama
A New-York elle s'égara ;
Mais sentant qu'elle était française

Un matin ses malles boucla
Et vint avec beaucoup d'éclat
Chanter à Paris la faidaise.

DE SAINT-SAVIN.

LIRE

DANS LA

LA BAVARDE

LE CONCOURS HIPPIQUE

ON DEMANDE DES FEMMES HONNÊTES

Silhouette D'AUGUSTINE DU VERGIER.

LES TOILETTES AU CONCOURS HIPPIQUE

IVRESSE

A ADÈLE DESANGES.

*Ne savoir que t'aimer ! T'aimer jusqu'au délire !
Pour tout culte ici-bas, n'avoir que la beauté :
Et sur ta bouche rose au ravissant sourire,
Sans relâche, à longs traits, boire la volupté !...*

*Oubliant tout au sein de cette folle ivresse,
N'avoir pour horizon que l'azur de tes yeux
Dont les feux tamisés par tes longs cils soyeux
Savent si bien tenir leur charmante promesse !...*

*N'entendre pour tout bruit que le bruit de ta voix,
Musique dont les sons pour moi pleins de caresse,
M'enivrant doucement, peuvent seuls quelquefois
Endormir ma douleur et bercer ma tristesse !...*

*Me courber sous ta loi ! Vouloir ce que tu veux !...
Trop payé d'un baiser : jaloux de ta tendresse,
Et fier, pour toute gloire et pour toute richesse
Posséder seulement l'or de tes beaux cheveux !*

*Et lorsque sur ton cou leur longue tresse blonde
Et flots capricieux ruisselle sous sa main
Radieux, sur la pompe et les splendeurs du monde,
Jeter un long regard de superbe dédain ! !...*

*Et puis, sans un regret, le cœur gonflé d'ivresse,
En murmurant ton nom, mourir à tes genoux ! !
N'est-ce pas là, réponds, ô ma belle maîtresse,
N'est-ce pas un destin à rendre un Dieu jaloux ? ?*

EMILE GIOT.

SERVICE TÉLÉGRAPHIQUE

DE LA PETITE BAVARDE

Dijon. — Nana Kilomètre commande robe dix louis, soie rouge. — Savons pas ce que veut dire. — Nabab serait-il arrivé — Y perdons latin — Recherches actives...
Donnerons détails.

St-Etienne. — Grande Mariette disparue depuis hier, savons pas qu'est devenue; avons dépêché douze explorateurs; espérons retrouver sa trace; admirateurs dans inquiétude mortelle; deux déjà suicidés. — Serons forcés mettre camisole force aux autres si belle ne se retrouve pas. Demi-monde est en émoi. — On craint insurrection.

Valence. — Philomène a retrouvé porte-monnaie perdu depuis trois jours, a donné cinquante centimes récompense au facteur qui l'a rapporté; rural s'est dirigé vers restaurant, et s'est livré avec gratification de la belle à un balthazar copieux. On a craint pour sa vie. Mais constitution à l'épreuve à triomphé.

Vienne. — Louise Prudon, demande que faut faire pour obtenir diplôme Bavard — tient essentiellement à l'avoir. — Laissera s'il faut vadrouillage pendant vingt quatre heures, et se nivera pendant deux jours des dix chartreuses qu'elle a coutume absorber chaque soir.

Chalon-sur-Saône. — Annette Normand est à la recherche nabab; se plaint qu'il n'y ait pas agences de protecteurs calés; veut partir pour New-York, alléguant qu'américains étant pratiques, il doit y avoir là bas, agences à nababs. — Férons ce que pourrons pour la retenir.

Annecy. — Virginie partie avec nabab, direction Lyon. Pas payé couturière ni propriétaire. Prière signaler si la voyez.

Belleville. — Hélène furieuse contre bel Adonis, veut lui crever les yeux et l'inonder de corrosif. Avertissons ce rédacteur, ferait bien ne sortir que revêtu d'un scaphandre.

Nancy. — Anna femme aux bijoux vient recevoir cargaison de bracelets de différentes dimensions. Ignorons si sont porte-bonheur. Lui souhaitons.

Montpellier. — Paule le Tromblon s'est battue dimanche avec Mathilde. Celle-ci, grièvement blessée à la jambe gauche. Ignorons motif querelle. Renseignons lecteurs. Valerie veut partir à Marseille en dépit supplications.

Avignon. — Nini Castagnette veut partir Lyon, aller trouver rédacteurs *Bavarde* et les tuer tous de sa propre main. A fait acquisition : dix pistolets et dix poignards de Tolède. Prions confrères se tenir en garde et conseillons porter cottes de mailles.

Mâcon. — Nini vient arborer robe beige qu'elle dit avoir été payée par officier de sa connaissance. L'avons priée être plus discrète.

Grenoble. — Adrienne Lorgnon a fait faire sa photographie à cent exemplaires. En donne de toutes parts. L'engageons à en envoyer un ballot au distributeur Clarion, de Lyon, qui excelle dans répartition prospectus.

Villefranche. — Apprenons que Mélie a tenté se suicider en voulant avaler une fourchette. N'a pu y parvenir. Avons acheté cet instrument deux cents louis; en gratifions musée.

Montélimar. — Planche-à-Pain va faire voyage Lyon; en prévenons Lyonnais; supposons qu'ils lui feront ovation et élèveront arc triomphal.

Bourgoin. — Niche partie depuis hier. Bruit court qu'elle est à Lyon. Si vrai, avertissez-nous.

Montmerle. — Jacqueline désire diplôme est disposée subir épreuves.

Pour copie conforme :

L. MASSIN.

SONNET

A Jeanne Mélécaas.

Tantôt nerveusement méchante,
Tantôt mouvante de languaur,
Avec ta douce voix tranchante,
Avec ton œil tendre ou moqueur,

Tandis que ta gorge charmante
Met sa caresse sur mon cœur,
Jeanne écoute l'amour qui chante :
« Les rosiers rouges sont en fleur ! »

Pillons-les donc, car le temps presse.
Car de nos belles nuits d'ivresse
Et de nos éternels aveux,

Il ne restera rien au monde,
Rien, pas même la mèche blonde
Que j'ai volée à tes cheveux !

Charles FRÉMINE.

PETIT LITTRÉ

de la BAVARDE

GOÛTRE. — Saillie qui ne fait pas rire.

JOURNALISME. — Cuisine excessivement recherchée, où l'on fabrique beaucoup de boulettes, et où l'on racle quantité de carottes. — Eviter de fonder un journal en automne à cause de la chute des feuilles.

BELLE-MÈRE. — Plaie sociale qui a quelques ressemblances avec le phylloxera. On souffre l'un pour le faire périr, et on souffre l'autre, jusqu'à ce qu'elle périsse.

AMOUR. — Huissier qui ne vous laisse ni trêve ni relâche, il a ses poursuites, ses billets — endossés et protestés — il a ses exploits, et toujours sa contrainte par corps.

FEMME. — Fleur, dont les épines sont parfois redoutables; il est rare d'en détacher une feuille sans se meurtrir les doigts.

MAUVAIS POÈTE. — Rasoir entre deux cuirs.

PRÉCAUTION. — Amulette qui sert à écarter mille petits tracas de l'existence. Exemple de précaution : offrir une selle à un monsieur qui est toujours à cheval sur les préjugés.

CHANTEUR. — Galérien laissé à la merci du public et de la température. Pour mettre fin à ses infortunes, il lui reste une ressource économique : se pendre avec ses cordes vocales.

CHRISTIAN AMOROFF.

L'HABIT NOIR

A Jenny Merluchon.

Oh ! je n'aime pas ces soirées,
Qu'on passe près d'énamourées
Très vagues, et de fleurs parées,
Mais étrangement mijaurées.

Pour divertir ces minois roses,
Il faut créer un tas de choses....
Il faut inventer tant de poses,
Pour plaire à leurs parents moroses !

Et puis, le matin, tout pâli,
On a beau rêver un bon lit,
Consoleur des valse du soir

On se rappelle forcément
Que chacune avait sa maman....
C'est pourquoi je hais l'habit noir.

CABRIOL.



BAVARDAGES

Le petit cousin d'Elodie Valois tombe souvent en syncope. — Elle en parlait un soir à l'une de ses amies.

« L'autre jour, le pauvre enfant était dans un tel état que je croyais qu'il avait une *concession* cérébrale. Je lui ai fait prendre trois verres de *punge*. Dix minutes plus tard il était debout, la *Rédaction* était faite. »

Cueilli sur l'album de Marie Gauthier. « Amour, poisson d'avril. »

Dans une soirée—sauterie, où se trouvait la baronne, il était question d'âges.

— Voyons, lui dit quelqu'un, coquetterie à part, combien de lustres avez-vous.

— Quelle bête de question vous me faites là ! répartit-elle, vous savez bien que depuis la débâcle de Lyon-Loire, mes moyens ne me permettent plus d'en avoir.

La grosse Louise, dont la rotondité est proverbiale, s'arrête devant un kiosque pour lire les affiches des Théâtres.

— Un gone guigne la grosse dame et tourne autour avec curiosité.

— Dites donc, galopin, dit la volumineuse Louise, d'un air méprisant, quand vous aurez fini de *faire le tour du monde*.

Première de *Serge Panine*.

Le comble d'une salle :

Une salle comble.

Quand Sarah Bernhardt se met au bain, disait l'autre soir Carina, en parlant du mariage de l'éminente artiste, c'est un coup d'épée dans l'eau.

— Madame donne moi de cela, disait la petite Nana, la fille du concierge de Marguerite Kaillou, dînant chez cette mignonne dame.

— Non, tu ne peux pas en manger, ce n'est pas bon.

— Eh ! bien fais moi goûter, que je voie si c'est mauvais !

Au Grand-Théâtre :

La mère d'une danseuse. — Tu n'es pas honteuse, Coralie ?

Coralie. — Pourquoi donc, maman ?

La mère. — Tu es la maîtresse d'un pompier !...

Coralie. — Pas du tout, je l'adore !

La mère. — Mais, petite misérable, un pompier, ça ne *casque* pas.

Jenny Merluchon et Charlotte la Vadrouille :

Charlotte. — Elle a trois enfants, ma sœur, trois petits anges... trois amours.

Jenny. — A-t-elle un garçon et deux filles ou une fille et deux garçons ?

Charlotte. — Non, malheureusement, ce sont trois filles uniques.

La conversation roulait sur les femmes l'autre soir à la brasserie des Jacobins; notre ami Karl Munte était en discussion avec un rédacteur du « *Sauteur de Dijon*. »

— C'est une femme perdue !

— Vous dites qu'elle est perdue répondit Karl Munte parce que ce n'est pas vous qui l'avez trouvée.

Chez Matossi :

Vous voyez ce pauvre monsieur qui dine là bas dans le fond ?

— Oui ! eh bien ?

— Il mourra dans l'année.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils sont treize à table !

— Comment treize ! je ne vois que lui ?

— Vous oubliez la douzaine d'huîtres.

Lu sur le carnet du père Papat,

Le comble de l'art militaire, c'est de tuer les *Maures*.

Cueilli sur un album au chalet du parc.

Le comble de l'amour des liqueurs.

Prendre *la mère la pipe* pour un apéritif ?

A. De LATOUR.

LE PANTALON DE ROSINE

Je dis le « pantalon », parce qu'il pourrait y avoir des Anglaises dans la société. Mais, à vous parler net, c'était une culotte, une vraie culotte.

Elle fut arborée en plein tribunal, et ceux à qui il a été permis de l'admirer affirment que cette culotte partageait avec Galuchet l'honneur d'être grande comme le monde. Le double-six lui-même s'en trouva quelque peu humilié, car jamais, au noble jeu de dominos, on ne vit oncques si formidable culotte.

Il est juste de dire que les salles austères du Palais de Justice ont des effets de perspective très perfides : elles grossissent tous les objets, comme un microscope.

Aussi, le premier mouvement de la belle Rosine, confrontée avec son vêtement intime, fut-il de s'écrier que l'ampleur était extravagante et que la couturière avait fait la chose trop à l'avantage.

Très maligne, cette couturière ! Elle eut en ce jour solennel une façon de souligner ses effets qui révéla un vrai tempérament d'artiste !

On raconte de plusieurs dramaturges qu'ils ont bâti toute une pièce en cinq actes pour une seule scène, et de certains chroniqueurs qu'ils barbouillent deux colonnes de journal pour un seul mot, — le mot de la fin. Eh bien, je suis persuadé que cette couturière ingénieuse avait construit tout son procès sur la base inébranlable de cette solide culotte. Elle s'était dit : « Je n'aurai qu'à montrer la culotte de Rosine, les juges vont faire craquer les leurs à force de rire et j'aurai gain de cause. »

Jamais, depuis le temps où Phryné désarmait ses juges par une plaidoirie muette mais éloquente, que nous trouverions peut-être aujourd'hui un peu trop décolletée, on n'avait déshabillé aussi complètement une jolie personne devant la justice de son pays. Car, veuillez aller au fond des choses, je vous prie : la culotte, sous une apparence décente, équivaut à une révélation ; elle est pleine de réticences curieuses et de sous-entendus qui font rêver.

La situation de la belle Rosine rendait encore l'incident plus piquant, si c'est possible.

Supposez que l'un de nous, vous ou moi, lecteur (je ne dis pas lectrice, notez bien), soit appelé pour une raison ou pour une autre, à comparaître devant l'aréopage de la sixième ou de la septième chambre... L'exhibition de mon pantalon ou du vôtre, en pareil cas, serait absolument sans intérêt au point de vue de la gaité de l'audience. La vue de ce morceau d'étoffe à deux branches n'éveillerait aucune idée falote dans le cerveau tranquille du greffier, et les juges ne feraient pas, en s'esclaffant de rire, sauter convulsivement leurs toques au plafond.

Mais avec une des célébrités du monde galant et artistique, avec la belle Rosine, oh ! c'était autre chose. Ce que cette culotte, qui comptait je ne sais pas combien de centimètres de tour, était mangée des yeux de l'assistance, c'est impossible à dire... Cette culotte, sans en avoir l'air, racontait toute l'existence d'une demi-mondaine éminente, qui avait eu des alternatives de triomphes éclatants et des chutes vertigineuses.

La belle Rosine, femme immense (encore plus au moral qu'au physique), avait touché au deux pôles du monde parisien : le monde des millionnaires et le monde des huissiers.

Elle était en ce moment en relations suivies avec cette dernière classe d'officiers ministériels, et je dois ajouter que les relations n'étaient pas complètement cordiales. Rosine avait été *saisie*... « Rosine battait la dèche, » comme disaient ses bonnes petites collègues du tour du lac ; non pas qu'elle eût baissé dans l'estime des financiers, mais elle avait un cœur et un escalier dérobé d'un accès trop facile pour ceux qu'elle appelait sentimentalement les *artistes*.

Or, on le sait, les théâtres où on prodigue les billets de faveur éloignent souvent le public sérieux.

Après avoir eu la douleur de voir tous ses meubles et effets mobiliers *récolés* sur des feuilles de papier timbré, la pauvre Rosine, ignorante des subtilités du Code, avait été victime d'un autre accident. Elle avait, pour son usage personnel, détourné des effets saisis, — et notamment la fameuse culotte, — délit prévu, défini et corrigé sévèrement par nos lois. C'est pour ce détournement de pantalon placé sous séquestre que la couturière, armée d'une facture de treize mille neuf cents francs quinze centimes, avait fait traîner sa débitrice devant les juges.

Rosine avait choisi, dans le tas des jeunes avocats qu'elle connaissait à la ville, un blondin très élégant, le petit Merlin-Pêcheur, qui avait gracieusement répondu à sa demande : « De très grand cœur, ma chère, et dussé-je plaider vingt fois pour vous, je ne m'acquitterai jamais assez... »

Il avait commencé drôlement sa plaidoirie, le petit Merlin-Pêcheur. Il avait dit : « Je n'ai pas à vous dire, messieurs, ce qu'est Mlle Rosine comme célébrité artistique... Tont Paris la connaît. » Ce début avait excité l'hilarité : bien que la belle Rosine se piquât d'avoir passé par le Conservatoire, on trouva l'exorde un peu vif.

Puis l'avocat avait entamé une discussion juridique sur ce point : « Avait-on le droit de saisir légalement le pantalon de Mlle Rosine ? » Il avait conclu énergiquement à la négative, en s'appuyant sur l'article 592 du code de procédure.

— Oui messieurs, s'était-il écrié, il y des choses qui sont inviolables et que la loi a défendu de saisir... Je vois d'abord, dans cette catégorie, ce que l'article 592 appelle le « coucher des saisis », puis les outils des artisans, puis les machines et les instruments de profession, puis encore les équipements des militaires « suivant l'ordonnance et le grade ». Que vous dirai-je de plus, messieurs ? Ne voyez-vous pas la corrélation étroite qui existe entre les objets qui ont été nominativement désignés par le sage législateur et le vêtement intime et, j'ose le dire, vraiment professionnel, qui forme le fond de ce débat ? Pour *asseoir* votre jugement sur cette question, messieurs, vous ne jugerez pas seulement d'après la lettre, vous regarderez aussi à l'esprit de la loi. »

L'auditoire jubilait. Les juges se tordaient sur leurs sièges pour ne pas éclater de rire. La magistrature assise avait comme des envies de se rouler par terre...

Il y avait pourtant un juge qui gardait son sérieux. Depuis le commencement de l'affaire, cet homme intègre et grave était hermétiquement enfermé dans ses côtelettes... Plongé dans l'étude des dossiers, il ne s'était pas laissé un instant éblouir ni distraire par l'éloquence de M^e Merlin-Pêcheur.

Ce magistrat austère et sérieux était le jeune Gaston La Reynette, nommé récemment, par décret, juge suppléant au tribunal de la Seine.

Et pourquoi ne riait-il pas, le jeune Gaston La Reynette, lui si gai et si folâtre d'ordinaire?... Pourquoi ne riait-il pas? Je vais vous le dire!...

Il ne riait pas, parce qu'en voyant arborer comme pièce à conviction le fameux pantalon garni de valenciennes, dans l'enceinte du prétoire, il tressaillit, en se disant, à part lui: « Sapristi, voilà mon pantalon du 27 décembre dernier! » Et Rosine, de son côté, en voyant lever le nez de ce juge jusque-là fiché en terre, avait poussé son avocat du coude, en lui soufflant ces mots: « Tiens! mais il me semble que c'est le nez de ce bon La Reynette qui va nous juger! »

Sur cette double réflexion, Rosine et La Reynette, chacun de son côté et à distance, sans s'être nullement concertés, avaient reconstitué, en imagination, l'histoire de la nuit du 27 décembre... Histoire bien drôle... jugez-en!

.....A cette époque-là — le 27 décembre — la belle Rosine était encore avec le prince russe Petipopof, qui l'entretenait sur un très grand pied. Il avait beaucoup de roubles, le prince Petipopof, mais il était fort jaloux et n'entendait nullement jouer le rôle de « prince sérieux » au bénéfice des muguetts qui papillonnaient autour de sa maîtresse. Il avait dit à la belle Rosine:

— Je suis général — général russe en disponibilité, c'est vrai — mais si je trouve céans un petit jeune homme dont la présence ne me paraisse pas limpide, je lui passe mon grand sabre honoraire au travers du corps.

Rosine se l'était tenu pour dit, — c'est-à-dire qu'elle ne recevait plus chez elle, après minuit, que lorsqu'elle avait conduit elle-même son prince à la gare, pour quelque partie de chasse organisée à distance respectueuse de Paris. Ces jours-là le prince en portait... et d'un joli bois encore! Quand il allait courre le cerf, la ramure du gibier n'était rien en comparaison de celle du chasseur...

Ce fut par une de ces belles battues d'hiver que le jeune Gaston La Reynette, alors simple avocat, fut sur le point de toucher au comble du bonheur. Rosine lui avait promis le premier congé du prince: en femme d'honneur, elle tint parole.

Le 27 décembre au soir, elle lui fit remettre avec la clef de son appartement — pour éviter le bavardage des domestiques — un billet qui l'assignait à minuit pour des choses non moins agréables que confidentielles.

Il fut exact au rendez-vous. Il trouva la belle Rosine en galant déshabillé, et qui lui dit en lui sautant au cou.

— Quel bonheur! Le vieux est parti ce soir, gare Saint-Lazare, par le train de huit heures quarante... Je suis libre jusqu'à après-demain... Nous pouvons dormir sur les deux oreilles.

— Sur les deux oreillers, voulez-vous dire, répliqua le fringant La Reynette.

Elle trouva le mot très spirituel et s'en amusa longtemps; car il était plus d'une heure du matin lorsque, dans la chambre à coucher, très éclairée, on entendait encore des petits éclats de rire de Rosine qui, entre deux baisers, tutoyait gentiment La Reynette et lui donnait de délicieuses petites tapes... Ce bon La Reynette était affolé, positivement affolé!

Tout à coup, un coup de timbre se fit entendre dans l'antichambre.

C'était le prince Petipopof qui rentrait!

Il avait manqué le train express de Caen, s'était fait conduire à son Cercle, où il avait dîné et passé la soirée, puis il revenait chez lui ou chez elle — c'était la même chose — sans crier gare.

Rosine n'eut que le temps d'éteindre la lampe, souffler les bougies et courir en peignoir au-devant du prince, en disant à La Reynette: « Prends tes cliques et tes claques et file dans le cabinet de toilette. » La Reynette se leva précipitamment; mais, au milieu de l'obscurité profonde, il bousculait tous les meubles sans parvenir à mettre la main sur ses vêtements... Il fallait se hâter: on entendait déjà la voix du prince... La Reynette saisit sur une chaise quelque chose qui

ressemblait à un morceau d'étoffe et s'enfuit avec, les jambes toutes meurtries de bleus.

Le cabinet de toilette ne lui parut pas sûr; il était d'ailleurs beaucoup trop rapproché de la chambre où ce maudit prince allait dans un instant... Quelle horrible pensée!... En tâtonnant, La Reynette heurta le bouton d'une porte, l'ouvrit et pénétra dans une chambre sans meubles et sans tapis, une espèce de réduit glacial, habité ça et là par des malles et des caisses de voyage.

N'oubliez pas qu'on était fin décembre. Au dehors un froid de loup; il gelait à pierres fendre. Jugez ce que devait être la température dans le retrait où La Reynette grelottait!... Alors, naturellement, il songea à mettre son pantalon.

Il tourna et retourna dans tous les sens le morceau d'étoffe qu'il tenait à la main: il chiffonna des dentelles par en bas, il trouva des échancrures et une coulisse par en haut: cela était bien un pantalon sans être positivement un pantalon... Mais le froid pinçait si fort... Ma foi, tant pis!... La Reynette insinua ses deux jambes dans les deux manches... cela ressemblait à de larges manches pagodes... Et il resta ainsi, dans cet accoutrement, jusqu'à huit heures du matin, en claquant des dents comme un joueur de castagnettes.

Lorsque la soubrette vint lui apporter ses vêtements tout brossés, il était livide... livide et ridicule. Le fond du pantalon brodé de la belle Rosine lui tombait piteusement sur les mollets!

— Tiens! un zouave! fit la soubrette.

Heureusement le prince, qui était très myope, ne s'était pas aperçu qu'il y avait un pantalon, un gilet et un veston étrangers dans la chambre à coucher de Rosine, sans quoi... ce bon M. La Reynette ne rendrait pas aujourd'hui la justice au nom du peuple français.

Et pendant qu'on jugeait l'affaire de la couturière contre Rosine, le pauvre juge se remémorait toute cette folle histoire, en pensant: « Que dirait le président, que diraient mes collègues, que diraient les justiciables, s'ils savaient que moi, magistrat, coiffé de la toque, portant la robe, j'ai enfilé cette culotte de valenciennes par treize degrés de froid à côté de la chambre à coucher de la défenderesse? Ce serait bien le cas de répéter l'adage: *Cedat culotta togæ!* »

Et voilà pourquoi le bon La Reynette avait le nez obstinément plongé dans l'étude des pages blanches étalées sur son pupitre.

La corsetière a été déboutée.

Le tribunal a jugé que le vêtement, objet du litige, pouvait être saisi, attendu qu'il devait être rangé dans la catégorie des « outils des artisans, nécessaires à leurs occupations personnelles » (paragraphe 6 de l'article 692 du Code de procédure civile). C'est au docte et galant La Reynette que nous devons cette jurisprudence, qui sera sans doute confirmée par la Cour de cassation.

Quelque temps après ce procès, La Reynette recevait le billet suivant:

« Mon cher Gaston,

« J'ai de nouveau quitté l'ère des huissiers pour rentrer dans l'ère du prince. Il m'est revenu — le prince — après s'être couvert de gloire à Plewna. Il a payé ma couturière, ma modiste, mon loueur de chevaux. Il a tout payé... Il a mis le comble à ses gentillesses en partant pour le Bourbonnais, et je me suis assurée par moi-même que cette fois il n'avait pas manqué le train.

« Si tu veux venir demain à minuit souper chez Rosine, nous dirons des bêtises, et, au dessert, je t'autorise à te déguiser en *souzou*: je t'adore dans ce costume-là.

« Toute à toi pour vingt-quatre heures.

« ROSINE. »

Le bon Gaston La Reynette s'est-il rendu à cette invitation? Il serait peut-être indiscret de le demander... Par respect pour la magistrature de mon pays, j'aime mieux ne pas le savoir

Émile VILLEMOT.

SCALA-BOUFFES

Le concert de la Scala est toujours fort couru; Chailler l'illustre petit Bossu y fait chaque soir une ample moisson de bravos; Mmes Rosa Katy, Belina, Hélène, Meconi, MM. Deverny, Dambreville, Fauré et les désopilants excentriques, Maxon, Dixon et le Nain Jack, obtiennent aussi toujours beaucoup de succès.

A MARIE LA PETITE POUPÉE

La chère petite infidèle,
Dont s'ensorcelèrent mes yeux,
A le cœur plus capricieux
Que les ailes d'une hirondelle.

Est-ce un rêve? elle apparaît, fuit,
Tendre, froide, grave, frivole,
C'est une hirondelle qui vole
Et déroute l'œil qui la suit.

E. B.

MÉDAILLES THÉÂTRALES

Bouyer. — La coqueluche des gones lyonnais, l'un des plus sympathiques de nos artistes. Physionomie intelligente, tête expressive, il possède cet organe chaud, vibrant, convaincu, ces gestes vrais, ces élans sublimes qui font trépigner de délire les spectateurs du poulailler et les petites mains gantées se crispent nerveusement sur les rebords de velours des loges; il tient un mouvement d'épaules, un geste de tête, qui valent les plus éloquents tirades. Ce qu'il lui faut, à lui, c'est le champ vaste, les drames émouvants, il lui faut un rôle approprié à la vigueur de ses poumons et à l'ampleur de sa carrure. Il lui faut ce qui remue, ce qui fait pleurer, les scènes violentes qui font haleter les poitrines. Quand on l'entend clamer dans le Bossu: « Si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi », l'on ne se douterait pas qu'il a jadis chanté l'opérette, le Capitaine Lagardère!

Jeanne Bernhardt. — Moins grande, mais presque aussi maigre que son illustre sœur; imite cette dernière dans ses gestes, sa coiffure et ses regards contemplatifs mais ne peut parvenir à se rapprocher d'elle dans l'art de dire une tirade; assez bonne comédienne, mais presque toujours effacée; arbore parfois de très jolies toilettes, mais a le tort incontestable de paraître toujours avoir mal au cœur, lorsqu'elle entre en scène.

Esquier. — Bon comédien. Possède un organe railleur et sait fort bien débiter les phrases corrosives, propres à flageller les ridicules. Physionomie naturellement gouailleuse, geste sûr et regard capable de faire perdre tête aux blagueurs les plus endurcis.

DORSAY.

BERNOUD !!

De jour en jour s'accroît la popularité du célèbre photographe Bernoud, surnommé le Nadar au Sombrero.

Nous engageons vivement nos lecteurs à visiter ce docteur es-collodion!! Comme Pierre Petit, il opère lui-même et Dieu sait de quelle façon il opère! Nous recommandons surtout à nos lecteurs les photographies fond noir procédé russe. Qu'on se pousse qu'on s'écrase! Bernoud for ever!!

PETITE CORRESPONDANCE

Eliacin. — Comptons toujours sur vous. Envoyez correspondances. Merci.

CRÉDIT DE FRANCE

Société anonyme : Capital 75 Millions

Siège social : 16-17, rue de Londres, PARIS

Le CRÉDIT DE FRANCE reçoit les Titres en Dépôt, encaisse les Coupons, exécute les Ordres de Bourse sans commission, ouvre des Crédits sur garanties, délivre Chèques et Lettres de Crédit sur tous pays.

Il reçoit les Dépôts d'argent et délivre des Bons de Caisse à Échéance Fixe, au porteur ou nominatifs, au gré des demandeurs, par coupures de 100, 500, 1,000, 5,000, 10,000 et 20,000 francs, avec coupons d'intérêts payables par trimestre, à tous ses guichets.

L'Intérêt sur les Dépôts de Fonds est fixé comme suit :

5% Sur les dépôts à 2 ans et au-delà;
4% id. de 1 an à 23 mois;
3% id. de 6 à 11 mois;
2% id. remboursables à vue dans les Succursales;
1½% id. remboursables à vue au Siège social.

MONITEUR des VALEURS LOTS

Organe financier du Crédit de France

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Il publie les Cours de la Bourse, une Revue des Valeurs cotées et la Liste officielle de tous les tirages.

ABONNEMENT :

Pour la France et l'Étranger : Un Franc PAR AN.

160,000 ABONNÉS

On s'abonne à Paris, au Siège Social; en province, aux Succursales et dans tous les bureaux de Poste.

Le Directeur-Gérant : BENOIT LOUP.

Lyon. — Imprimerie de la Bavarde, Benoît LOUP, Rue Childebert, 19